

La vie est plus jolie quand je dors avec Joe Wilkins

Sophie Cypriani

Chaque jour, il faut que je sois au magasin avant six heures. J'aime le matin, et mes aurores sont joyeuses, alors, que ce soit pour aller travailler ou pour tout autre chose, je me lève sans effort. Ce que je trimballe de soucieux, de triste, émerge lentement au fil des heures, ce n'est pas parce que je sautille en fredonnant dès le saut du lit que je ne porte pas ma petite valise de peines.

Dans ma boîte aux lettres, j'ai trouvé des mots de plus en plus agressifs de mes voisins : le volet roulant grince beaucoup trop tôt pour eux. J'ai demandé à mon propriétaire de faire le nécessaire, il m'a répondu que, tant que je ne serais pas à jour du paiement de mon loyer, ce ne serait pas sa priorité.

Je n'actionne plus le volet roulant. Dans la minuscule salle de bains, je monte sur la lunette des toilettes, j'ouvre la petite fenêtre au-dessus, et je regarde la couleur du ciel, je respire l'air du dehors avant de partir. J'aime bien savoir ce qui m'attend. La vitre de la fenêtre est recouverte d'un morceau de plastique occlusif, il a été mal posé et se gonfle de cloques à plusieurs

endroits. J'ai appris qu'on appelait ce plastique collant une pellicule d'intimité, ce qui m'a un peu consolé de son aspect misérable. Les mots changent beaucoup de choses. La fenêtre est placée si haut que même sans pellicule, mon intimité n'aurait rien eu à craindre, mais ça me fait plaisir que quelqu'un y ait pensé.

C'est pour les plantes que ça m'ennuie, la quantité de lumière nécessaire à leur bonheur est amputée de moitié, je ne rentre qu'en début d'après-midi. Je les ai toutes rassemblées devant le volet métallique, il est bruyant et il est mal foutu aussi, les lames disjointes laissent passer un peu de clarté.

J'ai essayé de le laisser ouvert. Je ne l'ai pas baissé le soir, pour ne pas avoir à le relever le matin. Les messages lumineux des enseignes publicitaires (la ville en est vérolée) ont alors pollué ma nuit. J'ai abandonné l'idée.

Je vis entre quatre murs. Le premier est percé d'une grande fenêtre coulissante, elle donne sur un balcon étroit, plutôt une corniche, où il n'y a même pas assez de place pour un pot de fleurs. Il y a dans le second, la porte d'entrée, j'ai empilé mes livres de chaque côté ; contre le troisième, j'ai mis mon lit, près de la porte de la salle de bains, et le dernier sert d'appui au bureau -cuisine. Sur deux tréteaux, j'ai posé une porte, récupérée sur un chantier, j'ai mis dessus le four à micro-ondes, et mes deux dictionnaires.

La poignée est restée, j'y accroche mon trousseau de clés. Mon trousseau de clés et un cœur sculpté dans un morceau de bois.

Le mur contre mon lit je l'ai peint en mauve, ce qui, d'après le contrat de location, est interdit (« aucun changement de couleur ni de matière »). Je l'ai fait pendant ma dernière semaine de vacances. Mauve, c'est la couleur des montagnes de mes

souvenirs, et celle des Bull Montains, les montagnes de Joe Wilkins.

Un jour en rentrant, j'ai vu le livre de Joe Wilkins. J'ai vu son reflet dans la vitre d'un bus qui passait au ralenti dans la rue. Je ne regarde plus la vitrine de la librairie, ça me fait trop de mal, alors je tourne la tête vers la rue et ce jour- là, la couverture orange d'un livre s'est reflétée dans la vitre, une seconde à peine, assez pour que je lise le mot « Montagnes », en lettres blanches sur la couverture orange. Je me suis retournée lentement vers la librairie, « Ces montagnes à jamais », c'était le titre. Je l'ai acheté, je suis rentrée entre mes murs et je l'ai lu d'une traite. Le lendemain, je l'ai relu, plus lentement. Il n'a pas changé ma vie, ce roman, il me l'a rendue.

Parfois tout ce casse la gueule, tout s'écroule, et la vie disparaît. Pas la vie biologique, mais la vie de la chair et de l'âme. Elle perd ses points d'appui, et elle se retire. Ne reste même pas la force d'être désespéré au point d'en finir tout à fait et on continue, par une sorte d'automatisme, d'instinct.

Joe Wilkins m'a recueillie, il m'a enlacée, avec ses mots, son histoire, ses personnages. Comme entre ses bras. Le premier jour, après avoir lu le livre, je me suis endormie avec lui, ma peau s'est réchauffée par endroits, et mon cœur a battu d'une autre manière. Ses battements étaient plus profonds, plus clairs, distincts les uns des autres, comme quand on est amoureux, et que chaque mouvement de cœur est une réponse à ce que l'on reçoit. Je croyais sentir vivre le livre, mais ce que je sentais, je l'ai compris, c'est tout l'amour que Wilkins avait pour le pays qui portait son histoire. Et cet amour me bouleversait encore plus que la pureté de Wendell, que l'esprit tourmenté de Rowdy,

ou que la droiture de Gillian, certains des personnages qu'il avait créés.

Quand je quitte mon immeuble pour aller travailler, il se passe longtemps avant que je vois d'autres couleurs que celles du ciel. Parfois, les feuilles poisseuses d'une pariétaire qui pousse dans une fissure de bitume m'offrent un peu de vert. Mais tout est gris : les immeubles et les trottoirs luisants, les vêtements et les visages.

J'entrouvre mon sac, la couverture orange est comme un rayon de soleil emprisonné, j'y réchauffe mes doigts et mon regard, et je continue.

Au magasin, nous sommes trois. André, le propriétaire, Plume, et moi. Nous vendons un peu de tout, des vis, de la peinture, des crayons, des épices, d'ailleurs, le magasin s'appelle La boutique à tout. Plume n'a rien d'une plume, c'est un ancien rugbyman. Il parle très peu mais il nous a dit qu'il avait arrêté de jouer parce qu'il était tout cassé. Dans ses yeux, j'ai eu le temps de voir ce qu'il ne disait pas : que ce n'était pas seulement de ses nombreuses fractures qu'il était question.

On pourrait m'appeler Boule, comme on l'appelle Plume, par dérision : je n'ai que la peau sur les os. André me taquine souvent avec ça. Il m'a dit une fois que personne ne voudrait de moi si je ne m'étoffais pas un peu. Je me suis baissée vers les cartons pour qu'il ne me voie pas trembler, la dernière fois qu'on a voulu de moi, on ne m'a pas demandé mon avis, et tout s'est cassé la gueule. Plume a vu.

La nuit suivante, j'ai dormi avec Wilkins, l'os saillant de ma hanche a laissé un creux dans la couverture du livre.

Le lendemain, c'était mon jour de repos, je suis restée sur mon lit avec le livre ouvert devant moi, et j'ai regardé l'univers de

Wilkins envahir l'espace entre les murs. D'abord l'image tremblante des montagnes, puis la rivière et la nature grandiose, les villes poussiéreuses, les cours désolées des fermes. Ensuite je l'ai entendu raconter. Comme nous dormons ensemble, je distingue dans sa voix des nuances que l'intimité m'a rendue accessibles. Je sais qu'il éprouve de la tendresse pour certains personnages, que d'autres l'effraient, je sais aussi qu'il n'a pas seulement plongé à l'intérieur du monde qu'il voulait écrire, il s'est élevé au-dessus, pour absorber les nuances et la subtilité d'une vision plus large.

Ce qui me fait du bien, ce qui me fait un bien fou, c'est ce que je vois jaillir de chaque page de ce livre, deux choses essentielles : nous ne sommes pas toujours responsables de ce qui nous arrive, ce qui nous arrive ne nous détermine pas dans les profondeurs de nous-mêmes, et les émotions que nous ressentons, nos frémissements, nos émois, ne doivent pas être ignorées au prétexte qu'elles ne sont pas communes ou que nous ne rencontrons aucun regard, aucun visage où leurs jumelles ne se reflètent.

J'ai dormi, le livre contre les seins cette fois, pour que rien ne creuse la couverture. Deux coups de sonnette à la porte d'entrée m'ont réveillée.

C'était Plume, qui venait de trois étages plus haut, parce que c'est là qu'il vit, il tenait une caisse à outils et sa large silhouette prenait toute la place dans le cadre.

Il a juste dit qu'il avait réussi à réparer son volet roulant, et qu'il devait pouvoir faire la même chose pour le mien, qu'il était temps que la lumière entre ici dès les premières heures et que les voisins la bouclent.

Je l'ai regardé s'activer, debout, enroulée dans ma couverture, les bras croisés sur le livre. Je n'ai rien dit, pas un mot, jusqu'à ce qu'il referme la caisse, déplie son long corps et actionne le volet qui s'est enroulé dans un murmure feutré.

Il s'est tourné vers moi, et nous sommes restés comme ça, immobiles et muets. J'avais l'impression, qu'à l'intérieur de mon corps, une pierre était balancée dans tous les sens par un torrent furieux ; j'ai posé doucement le livre, et j'ai basculée entre les bras de Plume comme un oiseau abattu.

Quand j'ai relevé mon visage vers le sien penché sur moi, ce que j'ai vu dans son regard, c'était des montagnes mauves balayées par des vagues de lumière, et ensuite j'ai vu briller l'épigraphe de Wilkins :

« Pour tous ceux qui cherchent des chemins meilleurs en des lieux reculés »...

L'auteure

Je suis née à Marseille en 1967. J'ai vécu à Aix en Provence, Toulouse, Poitiers, Tarbes, Annemasse, et aujourd'hui, je vis et travaille à Cagnes-sur-mer. Lecture et écriture prennent une place folle dans ma vie et je pense que l'on se porterait mieux si les conversations commençaient plus souvent par « Il était une fois »... La nature, ce que l'on fait de nos souvenirs, les petits émerveillements du quotidien sont mes principales sources d'inspiration.